

Le Devoir

ISSN 0850-5500
édité par
GMT Pile à l'heure !

NOUVELLE FORMULE-ÉDITION DU JEUDI 12 NOVEMBRE 2020-PRIX : 100 F CFA

**Samora Machel
et la lutte
de libération**

Page 7



2024 : RÉVOLUTION GÉNÉRATIONNELLE



Les papies résistant

Pages 4 & 5

QUATRIÈME POUVOIR, UNE ÉTIQUETTE AU DOS DU JOURNALISME. Voix du peuple et ou promoteur despotique ?

“Informer juste et vrai” est la devise du journalisme. Ce métier quelque peu ingrat représenté dans la société le quatrième pouvoir. Cette expression qui désigne la presse et les médias regroupe tous les moyens de communication qui peuvent servir de contre-pouvoir face aux trois pouvoirs incarnant l’Etat, en recourant au principe de protection des sources d’information des journalistes.

Dans cet entretien exclusivement consacré à Ibou Fall, journaliste, auteur de « Banc Diaxlé », et khalifa Ababacar Ndiaye, rédacteur en chef du portail d’information « Actu221 », des questions essentielles sur l’attitude, le rôle, la fonction, la limite des médias seront éclaircies.

D’où vient l’expression quatrième pouvoir et qui est un vrai journaliste ?

Ibou Fall : L’expression ? C’est depuis l’affaire du Watergate lorsque l’enquête de deux journalistes du Washington Post, Bob Woodward et Carl Bernstein, a conduit à la démission du président américain Richard Nixon.

Le vrai journaliste c’est quelqu’un qui gagne sa vie en pratiquant le journalisme, c’est-à-dire la collecte, le traitement et la diffusion de l’information. S’il exerce librement son métier, il peut souvent déranger ceux que les informations pénalisent. Le journaliste n’a qu’un rôle : celui d’informer, quelles que soient les circonstances. Aussi ne peut-on interdire à un journaliste de diffuser des informations, surtout lorsqu’elles sont avérées. Donc, les médias doivent informer le mieux possible le public. Ils n’ont pas d’autres fonctions.

Que pensez-vous de la multiplication des sites d’informations au Sénégal ?

Khalifa Ababacar Ndiaye : Eh bien cela relève de la vitalité démocratique du pays : dès l’instant qu’on dit qu’il y a un nombre pléthorique de sites internet au Sénégal, cela témoigne qu’au moins il y a une liberté de ton et d’expression. Je pense que c’est la première signification qu’on peut donner à cette multiplicité de sites internet. Ce qu’on peut dire aussi sur

ce nombre important de sites internet qui existe au Sénégal, c’est qu’il y a un nombre conséquent de journalistes qui sont là, les écoles de formation en journalisme sont chaque année pleine. Malheureusement les médias existants ne peuvent pas tous les recruter, c’est donc normal que ces journalistes sur la liste d’attente prennent des initiatives et créent leur propre medium pour exercer ce métier.

Quelle analyse faites-vous à cette remarque : « Maintenant chacun (quartier, charlatan, marabout, célébrité, etc.) détient son propre site d’information et y diffuse librement » ?

Khalifa Ababacar Ndiaye : Au Sénégal, la réglementation n’est pas trop dure dans la création de site internet : un journaliste peut aller acheter un nom de domaine et commencer à exercer comme toutes les rédactions. Maintenant, d’autres qui n’ont pas suivi une formation en journalisme peuvent acheter leur nom de do-

maine et diffuser des informations comme tout le monde. Là, les conséquences seront ces fake news que l’on voit tous les jours. Malheureusement, les vrais journalistes seront accusés.

J’avoue que les conséquences sont énormes, surtout les fausses informations qui sont diffusées sur ces portails. Et il est très rare d’habitude de voir un lecteur comprendre la procédure de vérification que seul souvent le journaliste peut faire.

Y a-t-il un danger si tout le monde devient journaliste ?

Khalifa Ababacar Ndiaye : Il y a effectivement un réel danger. Le travail à faire en amont avant la diffusion doit être le rôle du journaliste diplômé. Prenons l’exemple sur les immigrations clandestines. S’il était une fausse information, la conséquence qui en découlerait pourrait être néfaste pour la société. C’est pourquoi, lorsqu’on dit que le journalisme est le quatrième pouvoir, c’est en fait une manière de dire qu’il a une forte

influence dans la société. Une fausse information peut brûler un pays, tout comme une vraie. Dès lors, il est nécessaire pour le journaliste d’épouser l’équité.

Quand on dit quatrième pouvoir, on suppose que le journalisme dispose les mêmes possibilités que les trois autres pouvoirs (législatif, judiciaire, exécutif). Est-ce la raison de cette étiquette ?

Ibou Fall : Bien sûr que non. Le journalisme tient sa légitimité de son public. Son seul pouvoir en fait, c’est celui d’informer. Il le tient de sa crédibilité. En effet, le journalisme que l’on considère comme quatrième pouvoir trouve sa vraie dimension de pilier de la démocratie dans les moments actuels où il contribue à la clarté de l’expression du suffrage des citoyens.

Et s’il est en mode despote, pourra-t-il jouer le même rôle ?

Ibou Fall : C’est justement dans des périodes difficiles que son rôle est encore plus vital. Surtout lorsque des menaces pèsent sur les libertés démocratiques.

Etes-vous d’accord avec le traitement de l’information dont certains sites font preuve ?

Khalifa Ababacar Ndiaye : Je ne peux pas être d’accord avec le traitement de l’information, en fait je

pense que y en a même pas au Sénégal. Avoir juste un support et dire des énormités, ce n’est pas une façon de traiter une information, et c’est malheureusement ce qui se passe dans pratiquement tous les médias. Par contre limiter les journalistes, je trouve que ce n’est pas la bonne méthode à faire. Cependant, créer un cadre de réglementation peut régler le problème et je pense que nous sommes sur la bonne voie avec les nouvelles cartes de presse qui seront confectionnées avec le nouveau code de la presse. Sur ce coup nous attendons le décret d’application du chef de l’Etat, même si cela tarde à être appliqué. Mais avec ces dispositions, certains dérapages seront évités.

Est-il normal qu’un journaliste soit juge et partie ?

Ibou Fall : Mais il n’est ni juge ni partie. Il occupe une fonction particulière : celle de l’observateur et narrateur. Aussi simple !

Quelles sont les mesures à prendre pour dérapages, manques de professionnalisme, bêtises, fautes d’orthographe et blâmes des médias en ligne ?

Ibou Fall : La vraie sanction est le désintérêt des lecteurs. Il arrive que l’éditeur sanctionne son employé. Et si la faute professionnelle est grave, le licenciement peut être la sanction radicale.

Chérifa Sadany SOW

Selon wikipedia, l’expression originale d’Edmund Burke en 1787 est en fait le quatrième état et fait référence aux Etats des Anciens régimes (Noblesse, Clergé, et Tiers état). L’influence importante sur l’opinion des Media moguls, magnats de la presse aux Etats-Unis, concrétisa l’existence de ce quatrième pouvoir par rapport aux trois autres institutionnels et définis dans la Constitution.



Hors sujet ! Que pensez-vous de l’ascension fulgurante d’Ousmane Sonko et comment vous voyez-vous l’avenir des partis politiques traditionnels avec l’arrivée de nouveaux acteurs politiques avec un nouveau discours ?

Ibou Fall : Concernant Ousmane Sonko, son ascension s’explique par le vide actuel dans le leadership politique. Il est normal que la classe politique se renouvelle lorsque ses leaders ont tous atteint l’âge de la retraite. Cependant, beaucoup de partis traditionnels sont appelés à disparaître faute d’une relève capable de porter le flambeau. Beaucoup de partis n’ont pas privilégié la formation des jeunes. Ils le paieront chair.

Téléphone Portable, l’utilitaire dangereux

Utiliser un téléphone portable, on ne l’apprend à personne. Personne ne peut s’en passer maintenant : le téléphone portable constitue soit un outil de travail, d’étude ou de divertissement. Ces nombreux avantages n’excluent pas ses multitudes d’inconvénients à caractère social et sanitaire.

La communication est un outil fondamental dans le monde moderne. Elle se trouve au cœur des échanges qui caractérisent l’ère de la mondialisation. La communication permet une meilleure connaissance et une meilleure compréhension entre les individus et les peuples ; connaissance et compréhension maintiennent les liens sociaux et contribuent à la dynamique culturelle. Pour ce faire, des inventions ont été faites dans ce sens tout en prenant en compte la distance entre les locuteurs.

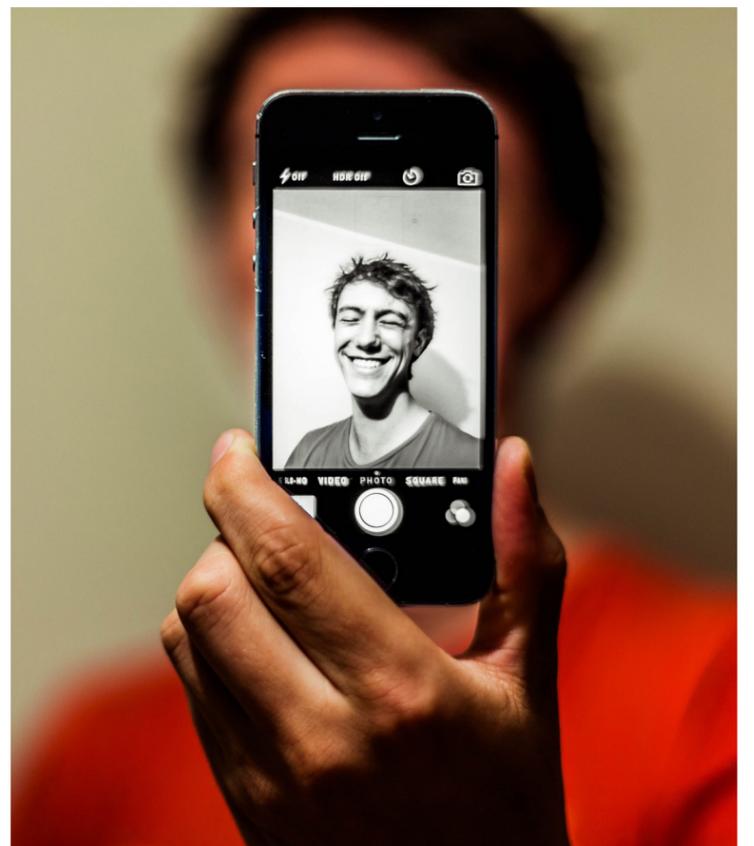
Ainsi, le téléphone portable a été inventé par l’Américain Martin Cooper. Né à Chicago en 1928, il suit des études en génie électrique jusqu’au Doctorat. Après une première expérience dans une entreprise de télécommunications, il intègre Motorola en 1954 pour développer les appareils électroniques portables, dont le téléphone cellulaire portatif. Cette invention, aujourd’hui, est corrélée à un point de raccourci.

Le téléphone portable appelé encore cellulaire est un appareil électronique de télécommunication, norma-

lement portatif, offrant une fonction de téléphonie mobile et pouvant être utilisé sur de grandes distances sous réserve d’une couverture réseau. Il est devenu un outil indispensable dans la vie de chaque personne, surtout celle des jeunes qui pensent que se passer du téléphone portable est impensable.

Ce minuscule appareil accumule beaucoup d’avantages comme la communication qui est son rôle premier. S’inquiéter pour alerter un proche en cas de danger n’est plus un souci. En un laps de temps, on peut communiquer avec ses proches sans aucun déplacement. Un autre avantage du téléphone portable pousse Rane Ndiaye à l’utiliser toute la journée : il s’agit de la connaissance de la position. « Moi, ce qui m’intéresse le plus, c’est la localisation. J’évolue dans les services de livraison à domicile » lance le jeune livreur. Rane est tout le temps avec son téléphone. Pour livrer ses produits, il utilise son cellulaire pour se guider à travers Google Maps.

Rane s’intéresse aussi à l’appareil photo : « Je me prends chaque jour



en photo, l’histoire d’immortaliser les moments vécus. En somme, le téléphone portable est bénéfique dans le cadre de mon travail ».

A partir des années 2010, la majorité des téléphones mobiles dispose

Lire la suite à la Page 8

Le Devoir
ISSN 0850-5500
édité par
GMT Pile à l’heure !

Patte d’Oie Builders
Immeuble Thales 3e étage
+221 33 896 76 03

Directeur de publication
Pathé MBODJE

Rédacteur en chef
Mohamed Bachir DIOP

Éditorialiste
Baye Saliou THIAM

Rédaction
Pathé MBODJE,
Mohamed Bachir DIOP,
Pape Saliou THIAM,
Charles SENGHOR,
Habib KA

Ndèye Fatou DIONGUE,
Fanny ARDANT
Aminata SARRE
Khadidiatou GUEYE
Sadany SOW
Tidiane SÈNE

Infographiste
Alioune Khalil KANE

Metteurs en page
Babacar DIOP, Laay Gooto

Web
medhamo@hotmail.com (Design)

Administration
Tchalys
Nd Fatou DIONGUE

Impression : AFRICOM SA

NOMINATION DE IDY AU CESE

Barth et Sonko, ces trublions du pouvoir qui ne laissent pas le couple Macky-Idy vivre heureux

La tortuosité du président du parti «Rewmi» qui « s'oppose le jour et négocie la nuit » est confirmée avec la nomination de son leader à la tête du Conseil économique social et environnemental (Cese), par le chef de l'État Macky Sall lors la composition de son nouveau gouvernement, le 1er novembre dernier. Au fond, certains leaders politiques qui n'ont jamais compris le silence «dealer» de Idrissa Seck face aux dérives du pouvoir ont vu venir cette situation. Et parmi eux : le maire de Sacré-Cœur Mermoz, Barthélémy Diaz, s'en est bien illustré quand il avertissait sur le deal entre Macky et Idy. À cela s'ajoute l'opposant Ousmane Sonko dont les relations avec Idy ne sont plus comme ce qu'elles étaient durant la présidentielle de 2019.

Ses convictions politiques et difficultés financières n'ont pas résisté au poste de président du Conseil économique, social et environnemental. Idrissa Seck, lui qui qualifiait lors de la campagne présidentielle de 2019 cette institution budgétivore et totalement inutile, créée par Macky Sall dans le cadre d'une stratégie de combine, de clientélisme, de prédation des ressources publiques et de cooptation d'opposants et d'adversaires politiques, le ci-devant Idrissa Seck en est maintenant le président.

Ironie du sort ou un nouveau stratège politique ? De toute façon, il faudra qu'il fasse avec la foudre de ces «durs à cuire» de l'opposition comme Barthélémy Diaz ou Ousmane Sonko qui s'abattent sur sa personne.

Certainement, il a vu venir cette alliance entre Idy et Macky. En effet, bien avant cette nomination, les relations entre Idrissa Seck et les khalfistes, étaient au point mort et le divorce semblerait être même consommé entre les deux. Invité, le 4 septembre dernier à l'émission Pen-

coo de Walf Fm, Barthélémy Diaz, un des lieutenants de Khalifa Sall, a tiré à boulets rouges sur le patron de Rewmi sans le nommer à propos du statut du chef de l'opposition. «Je suis prêt à engager le combat contre le demi-troisième mandat. J'ai fait le choix de servir mon pays. Sur les 16 millions que compte le Sénégal, j'ai choisi de servir mon pays avec les Ousmane Sonko, Babacar Diop, Guy Marius Sagna, Malick Guèye du Grand parti, Thierno Bocoum, Y'en a marre... Ce n'est pas parce que les grands font du deal que nous allons l'accepter», dénonce le maire de Mermoz Sacré-cœur qui pense que «des gens veulent s'accaparer du pays». «Nous n'allons pas accepter. Ils se connaissent. C'est temps-ci on épilogue beaucoup sur le statut de l'opposition. Comment comprendre qu'on débloque chaque année 2 milliards à remettre à son farouche opposant ? Il n'y a pas de démenti de la présidence, de la cellule de communication du dialogue national... », avertissait Barthélémy Diaz.

Et de son côté, Ousmane Sonko, qui ne partage plus de conviction politique avec celui avec qui il cheminait dans l'opposition lors de la dernière présidentielle depuis l'épisode sur le choix du statut de l'opposition, en a rajouté une couche sur cette séparation. Ce, à travers la coalition «Jotna» dont il est le président. Pour Sonko et ses camarades, Idrissa Seck « porte atteinte à l'image de la classe politique dans ses valeurs et principes »

« Les populations veulent une gouvernance transparente porteuse d'une croissance inclusive créatrice de richesses et d'emplois décents ; malheureusement, le nouvel attelage gouvernemental s'inscrit dans la routine clientéliste du régime », ont-ils déploré.

En révélant avoir tenu régulièrement des rencontres secrètes avec le président Macky Sall depuis l'élection présidentielle alors qu'il dirigeait l'un des principaux groupes de l'opposition, Idy « porte sérieusement atteinte à l'image de la classe politique dans ses valeurs et prin-

cipes ». Ce qui fait dire à la coalition de Sonko que la composition de ce gouvernement « rend désormais plus lisible les camps qui se font face et révèle les adeptes du double langage et du situationnisme. »

Les couleurs de la rébellion déjà annoncées

Bath et Sonko, tous les deux rétifs dans leur manière d'opposition, leur alliance pourrait rendre amère la digestion de la transhumance de Idy d'une capitulation en rase campagne qu'un strapontin.

Du jeu de dupe entre deux collaborateurs qui se connaissent, le plus rusé en sortira

Les deux hommes politiques se connaissent bien. Macky Sall a remplacé Idrissa Seck à la Primature en 2004. Il avait violemment rompu avec Wade et avait été emprisonné dans l'affaire des chantiers de Thiès. Il finira par être blanchi juste après un non-lieu. Il avait accusé son successeur d'avoir joué un rôle dans sa disgrâce.

Les deux hommes se sont retrouvés au second tour de la présidentielle de 2012. Idrissa Seck avait appelé à voter pour Macky Sall contre leur mentor Abdoulaye Wade.

Mais cette alliance stratégique contre Wade a tourné court en 2013 un an après l'élection du président sénégalais. Idrissa Seck rompt avec la coalition au pouvoir Bennon Bokk Yakar et s'oppose à Macky Sall pendant 7 ans.

Mais depuis l'officialisation du nouveau gouvernement de Macky II, leurs relations sont désormais au beau fixe et Idrissa Seck est maintenant le président du CESE, troisième institution de la République du Sénégal. Idy serait-il le dauphin caché de Macky Sall ? Sa nomination pour le débat du troisième mandat ou le deal de réduire l'opposition à sa plus simple expression ? Du jeu de dupe, le plus rusé en sortira en attendant l'arbitrage du peuple...

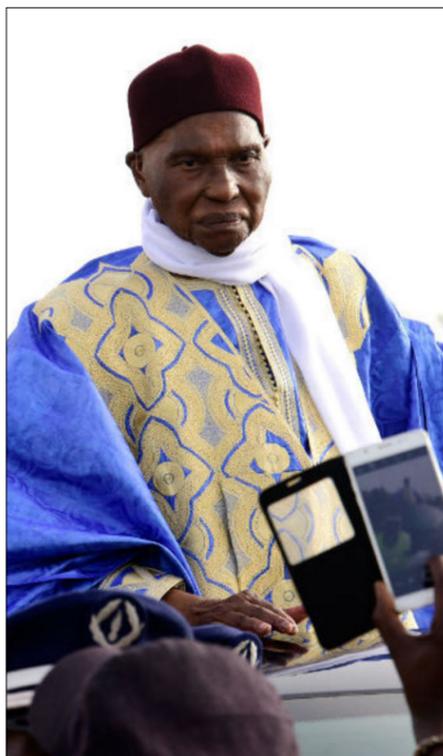
Fanny ARDANT



GESTION DES PARTIS POLITIQUES

Peut-on s'opposer aux desiderata des leaders ?

Les militants des partis politiques sont souvent obligés de suivre les décisions unilatérales de leurs leaders. Ils sont ignorés dans les discussions de prise de décisions pour la bonne et simple raison que ces formations politiques sont à la solde des leaders-bailleurs.



Le dimanche 1er octobre 2020, Yancoba Seydi, directeur de l'école du parti Rewmi, par ailleurs responsable des relations extérieures dudit parti, soutenait mordicus : «Pour ce concerne le parti Rewmi dont je suis membre de la direction, je n'ai pas eu vent venant du patron du parti d'un échange qui a pour ordre du jour la probable entrée de Rewmi dans le gouvernement. C'est pourquoi, ce n'est que des spéculations pour moi. S'il y a des gens de Rewmi dans le nouveau gouvernement, ils n'ont pas été mandatés par le parti, ils l'ont été parce qu'ils l'ont voulu ».

En sortant ces mots de sa bouche, sur Rfm, il était certain de ce qu'il avançait. Mais avec ce qui s'est réalisé, il devrait se rendre compte que dans la vie, particulièrement en politique, rien n'est moins sûr. Les chefs discutent toujours à des lieux et niveaux insoupçonnés.

Prendre la garantie de parler au nom du parti et de son chef parce qu'on est membre de la direction, tout en avançant avec assurance, même quand on est en charge des relations extérieures et directeur de l'école du parti (Rewmi), réserve souvent des surprises.

Tout comme contrairement au souhait du président Macky Sall de « recruter » le Grand Parti, le député Malick Guèye avait soutenu

que « la majorité de son Parti s'est opposée à cette proposition ». Il se fera rabattre le caquet. Le 5 octobre 2020, avec ses camarades députés, ils ont renouvelé « leur confiance totale et entière dans sa mission de conduire et d'orienter le Grand parti dans la perspective de réunir les conditions pour un meilleur devenir de la Nation sénégalaise... ». « L'unité du parti derrière Malick Gakou devra être le seul socle sur lequel devra reposer notre ambition de conquérir le pouvoir et de défendre les intérêts supérieurs du peuple sénégalais », ont-ils ajouté.

Certains hommes politiques devraient apprendre à travers ces exemples que la politique même « moralisée » est très loin d'être une science exacte. Babacar Gaye avait aussi parlé péremptoirement du retour de Karim Wade. «Karim Wade sera au Sénégal dans le dernier trimestre qui nous séparera des Législatives du 30 juillet prochain. Et si Karim Wade ne rentrait pas à cette date, j'en prendrais acte», avait lancé, Babacar Gaye, alors porte-parole du Pds en 2017 sur Rfm. Ses certitudes ont fait de lui la risée d'une certaine opinion. Il reconnaitra son erreur dans cet engagement à parler de quelque chose (retour de Karim «exilé» à Doha, au Qatar) dont il n'avait la moindre certitude.

En Afrique, conformément, au dicton « qui paie commande », nous devons nous rendre à l'évidence que les partis politiques sont des propriétés « privées », totalement à la charge de leurs fondateurs et bailleurs.

Démocratie interne

Avec un tel schéma, peut-on parler d'une démocratie interne? Le chef politique qui n'est certainement pas un philanthrope, qui a décidé de sortir ses biens pour investir le champ politique, pas toujours pour conquérir le pouvoir mais pour sauter sur la moindre parcelle de pouvoir, peut-il se laisser guider par des gens dont il se soucie tous les jours à régler les préoccupations quotidiennes ?

Soyons logiques et réalistes. Tant qu'on pensera que le chef de parti doit s'occuper de nos soucis au quotidien, financer toutes les activités de la marche du parti, il fera de son parti évidemment ce qu'il veut. N'en déplaise aux puristes qui ont décidé de s'aliéner avec eux.

En laissant leurs leaders prendre totalement en charge, matériellement et financièrement parlant, les partis politiques encouront le risque de se laisser dicter des lois, même impopulaires.

S'affranchir de ces genres de partis « dictateurs », c'est se battre, pour participer à la marche du parti. Sinon bonjour les dégâts du suivisme ou alors de la création de nouvelles entités politiques qui risquent de prendre les mêmes contours. Le Gp est issu des entrailles de l'Alliance des forces de progrès (Afp), tout comme Rewmi vient du Pds. Sans changer de cap dans le management.

Charles SENGHOR

Ousmane Sonko, la bête à traquer

« Attention : Avec ce gosse, il faut faire très attention : vous l'attaquez, vous prenez des coups. Il vous attaque, vous prenez encore des coups ». Babacar Justin Ndiaye.



De notre correspondant à Matam

Zircon. Le Sénégal abrite le 4ème gisement le plus important au monde, dans la zone des Niayes : 80 mille tonnes/an, et, paradoxe, il ne détient que 10 % des parts ; en plus, des salaires de misère et des emplois assez précaires. Personne ne s'en offusque.

Affaire des 94 milliards : Ousmane Sonko-Mamour Diallo. Point de nouvelle.

Les 29 milliards du Prodac ? Non encore élucidés. Les contrats pétroliers, gaziers, celui du fer, des tas de dossiers toujours en souffrance sur la table du procureur de la République, et qui ne sont pas encore prêts à être remis au goût du jour.

Et ça n'emballe personne : un Dialogue national entre politiciens, auquel les populations accordent peu de crédit.

Qui pour parler du juge Souleymane Teliko, de l'indépendance de la Justice ?

Des Communales, seconde fois repoussées, impossible à tenir au plus tard le 31 mars 2021. Personne pour s'en désoler.

Un président du conseil départemental qui exhorte ses ouailles foulbe à sortir leur djaasi, au cas où certains voudraient secouer le pays. Motus, bouche cousue.

Un ministre, beau-frère du président, qui refuse péremptoirement de déférer à la convocation de l'Ofnac.

Voilà le Sénégal vrai : tout est nickel, tout est nice. Rien à cirer.

Un citoyen ordinaire, président d'honneur d'un syndicat, souhaite rencontrer le président de la République pour affaires personnelles, il y'a sept ans,

Suffisant pour les détracteurs du Pastef de démontrer que Sonko trompait son monde. Il criait haut et fort contre le président Macky Sall, la nuit il rasait les murs sans suite pour obtenir une audience avec le chef de l'État. Il a tout faux, contrairement à l'image qu'il renvoie. Il ment, c'est un menteur et de prédire pour lui une descente aux enfers.

Quelle est cette façon peu cavalière de se battre ?

A défaut pour le ministre de pouvoir poignarder Sonko dans le dos, place à la meute qui va jeter l'opprobre sur une personnalité politique, comme un damné.

Ce cas renvoie l'image surréaliste d'une scène d'horreur : une femme enterrée debout jusqu'au cou, de grosses pierres à côté pour qu'on la lui jette jusqu'à ce que mort s'en suive. La dame aurait commis un adultère ; la sentence : la lapidation publique. On voyait la tête de la pauvre femme se pencher d'avant en arrière, de gauche à droite, puis s'immobiliser, inerte.

Justice des hommes, meilleure des justices ? Justices expéditives.

De l'assistance, que des hommes enturbannés qui vidaient tous leurs péchés sur la tête de leur victime expiatoire, comme le lancer des pierres de djamma.

Si on disait que seuls ceux qui n'ont jamais commis l'adultère peuvent jeter la pierre sans conséquence dans leur vie future, les candidats ne seraient pas nombreux.

Le très expérimenté journaliste chroniqueur Babacar Justin Ndiaye, spécialiste des questions militaires, avait averti qu'avec ce gosse, vous l'attaquez, vous prenez des coups ; il vous attaque, vous prenez encore des coups. En tout cas, quoi qu'il adviendra, ce combat n'ennoblit ni le chef de l'État, ni le leader du 2ème ou 3ème parti au Sénégal, le président Ousmane Sonko. Dans un esprit de grandeur, de dépassement de jeu à la loyale, ils doivent pouvoir se parler, se consulter, se contredire quand c'est nécessaire au vu et au su de tout le monde. Sinon, le statut de l'opposition et celui de son chef n'ont aucune raison d'exister : si le chef de l'Exécutif ne peut même pas s'autoriser d'établir des passerelles pour consultations entre lui et son opposition, à quoi bon établir un dialogue, fût-il national ou politique ?

Le président Macky Sall n'affichera que du mépris à vos sales besognes, pour avoir milité dans des partis structurés de Gauche ; il sait que la solution, ce n'est pas de tuer Sonko, mais de vivre avec le mal comme avec il est en train de l'expérimenter avec la Covid-19.

Habib KA,
Thilogne

MIMI S'EN VA La traque d'une dame éprouvée

Ils lui en voulaient à mort, pour avoir ébranlé et démoralisé toute l'oligarchie financière de la Wadie.

Femme de poigne, elle fit trembler la République, donnant des sueurs froides aux nouveaux parvenus qui bénéficiaient d'une certaine impunité. Elle ferma les frontières maritimes, terrestres, aériennes, publia une liste de vingt-cinq (25) anciens hauts dignitaires du régime déchu soupçonnés d'enrichissement illégitime. La Crei à leurs trousses.

L'atmosphère se détériora, instaurant une psychose dépressive dans le maquis sec. La peur au paroxysme.

Il fallait bien quelqu'un pour faire rendre gorge des biens de tous, injustement réappropriés par une clique. La Commandante était là froide, inébranlable, imperturbable.

Depuis que Aminata Touré a reçu notification du décret l'éjectant de son siège creux du Conseil économique, social et environnemental (CESE), son sommeil est hanté par des visions hallucinantes. Que le Sénégalais est changeant ! Une cabale fut montée contre elle, la transparente la première militante des premiers militants.

La traque a changé de camp : Mimi, encore livrée à la meute, affublée de casseroles, traînée dans la boue.

Le décor, les acteurs, le metteur en scène sont les mêmes qu'en 2012. Ce qui a changé, c'est la trame du film : la traqueuse traquée.

Les 25 de la liste supposés avoir détourné plus de 1.000 milliards des



derniers publics sont anoblis, remis en orbite, et sur selles.

Les rivaux d'hier peuvent jubiler, chasser à courre la bête noire, l'intruse, tuer enfin la Cour de répression de l'enrichissement illégitime (Crei).

Chassée une deuxième fois comme une malpropre, une pestiférée, Mimi

s'en va des allées du pouvoir, retourner à ses premières amours de jeunesse : le refus, l'engagement, la sincérité.

Pressentie pour le poste de vice-secrétaire générale des Nations-Unies où elle pouvait gagner sept fois plus, de la main gauche, elle avait décliné l'offre.

QU'ATTEND ENCORE MOUSTAPHA NIASS LE COGNEUR POUR ENFIN RANGER SES GANTS ? Tout travail mérite retraite

Les inamovibles octogénaires imams des mosquées comprennent ça. C'est pourquoi ils conservent le titre, cèdent la fonction à plus frais qu'eux, moyennant un seedo convenable des émoluments liés aux prestations fournies de l'adjoind.

Des quatrième âge à l'assemblée nationale, au perchoir en plus, ça déteint forcément sur la solennité des lieux, la richesse des contributions, les empoignades, les piques, surtout avec les petits-fils.

Moustapha Niass est toujours là, traînant le corps, yeux globuleux et larmoyants, voix enrouée.

Mak dafay piire nak, Tapha.

Quand tu sortais major de la promotion 66/67 de l'Ecole nationale d'Administration (Ena), Macky Sall avait 4 ans, Ousmane Sonko xaajula juddu.

Directeur de cabinet du président de la République Léopold Sédar Senghor en 70 puis ministre de l'Urbanisme, de l'Habitat et de l'Environnement, le trublion neveu de Moustapha Cissé Lo n'avait que l'âge d'aller cueillir les mangues ou rouler un cerceau, pieds nus, ou faire les petites commissions pour les femmes du quartier de Sébikhotane auxquelles il manque toujours du sel, du piment, des allumettes de l'huile, que les voisines lasses de donner ou emprunter finissent par leur indiquer le chemin de la boutique du Naar Ganaar.

Niass, sa jaan waccana : Génénga fii fetel, door nga fi kurpeñ, gaddu nga fi xeer, saga nga fi guney Afp...

C'est vrai que Maam day baaneexu, comme le souhaitait l'artiste Serigne Ndiaye Gonzales ; mais nak maam tamit na xam fumuy yam

54 ans, vous n'avez jamais chômé.

Le président Macky Sall vous a envoyé un adjoint parmi les jeunes de son parti, Abdou Mbow. Vous devez décrypter ce message.

Habib KA,
Thilogne



Mimi ngi dem,
chantait l'artiste.

Mimi s'en va, heureuse d'avoir loyalement servi son Sénégal.

Habib KA,
Thilogne

ALTERNANCE GÉNÉRATIONNELLE

Par Pape Sadio THIAM

Les Papies font de la résistance

Ousmane Sonko et Thierno Bocoum, deux dirigeants, parmi tant d'autres représentant les deux versants d'un Sénégal nouveau : l'alternance démocratique et la vision économique fondée sur des programmes politiques. L'ironie veut cependant que ces deux visions soient incarnées par des leaders politiques âgés et presque en fin de parcours politiques : Moustapha Niassé de l'Alliance des Forces de Progrès et Madior Diouf du Rassemblement national démocratique.

L'alternance démocratique ne suffit pas ; il faut qu'elle aille de pair avec une alternance générationnelle. Or le Sénégal est aujourd'hui peuplé en majorité de jeunes, constituant ainsi près de 65% de sa population. Nos septuagénaires et octogénaires doivent tout simplement laisser la place aux quadras et quinquagénaires. Ou plutôt, ces derniers doivent prendre la place des premières cités.

L'alternance générationnelle, on en parle de plus en plus. Il y'a tout un peuple de jeunes cadres politiques ou politiciens qui frappent, avec insistance, à la porte des responsabilités publiques pour réclamer à tout prix une alternance générationnelle dans les partis politiques. Or les partis sont de plus en plus perçus comme des bureaucraties politiques davantage tournées vers la satisfaction des intérêts de quelques groupuscules vers la prise en charge réelle de la demande sociale. Peu importe que cela soit vrai ou faux, la perception déborde les catégories logiques du vrai et du faux : elle enveloppe son objet et lui donne un sens totalement arbitraire, mais très souvent fonctionnel. Or la façon dont la politique est perçue dans notre pays est tout sauf noble : le désenchantement est tel que la seule alternative était de se tourner vers d'autres idoles.

Il y a un désenchantement universel qui rend de plus en plus aléatoire la foi en l'homme politique. Les rideaux qui entretenaient le mystère de la scène politique sont tirés et l'homme politique est exposé à une évaluation quotidienne que sa nature humaine ne peut évidemment pas supporter. Est-ce à dire que les partis politiques ont perdu leur légitimité ?

Dans le langage populaire, on a instillé des termes très négatifs pour désigner la façon dont la politique est faite : la distinction entre homme politique et politicien ne repose sur aucune rigueur scientifique, mais elle est fonctionnelle surtout sur le plan émotionnel. Il est en de même pour le concept de « doorkat » en wolof : dès qu'un homme politique parle, on lui renvoie l'image d'un entrepreneur qui cherche à se faire connaître pour marchander des strapontins. Ainsi, avec la retraite politique de ces dinosaures comme Abdoulaye Bathily, le décès de Ousmane

Tanor et celui de Dansokho, la scène politique sera désormais l'affaire des trentenaires et des quadras. Et les dernières élections locales ont consacré l'émergence de leaders jeunes, ambitieux, charismatiques et engagés.

Pêle-mêle, on peut citer : Barthélémy Dias, Abdoulaye Wilane, Malick Diop, Cheikh Bamba Dièye, Macky Sall, Talla Sylla. Le président Abdoulaye Wade avait juré d'emporter avec lui, dans sa retraite politique, ses contemporains. « Des personnes qui sont dans la politique depuis des décennies et ne veulent toujours pas en sortir. Nous sommes nés, avons grandi, sommes allés à l'école, avons eu du travail, sommes mariés, avec des enfants et ces mêmes personnes sont toujours là », disait le maire de Saint-Louis lors de son congrès d'investiture à Guédiawaye. Le président sortant, qui prévoyait de quitter la scène politique dans trois ans, ambitionnait d'organiser sa succession et surtout de laisser le champ aux jeunes. Il voulait un renouvellement de la classe politique. Mais la victoire de Macky Sall va précipiter le renouvellement et la retraite politique de beaucoup de ténors dans la majorité présidentielle comme dans le camp d'en face, nés tous avant les indépendances du Sénégal.



Khalifa Sall sur la touche, Barthélémy Dias entre comme le remplaçant qui va changer le cours du match

Par Mohamed Bachir DIOP

Pendant que la guerre commence à faire rage au sein du Parti socialiste pour la succession d'Ousmane Tano Dieng, en face, chez les Khalifistes, se dessine une autre bataille.

Générationnelle ?

Peut-être. Car, Khalifa Sall, le leader du Parti socialiste des valeurs, passe pour nombre de Socialistes comme un cacique.

Il a dirigé les Jeunesses socialistes avant de passer la main au défunt Babacar Mbaye. Puis il s'est installé confortablement dans un bureau politique constellé de vieux de la vieille comme feu Mamadou Diop, son mentor, feu Doudou Issa Niassé ou encore Aminata Mbengue Ndiaye. Quoiqu'il soit considéré comme quelqu'un de jeune, il totalise au minimum pas moins de 40 ans au Parti socialiste et ce n'est pas rien.

Aujourd'hui, en rupture de ban avec ses anciens camarades, il cherche un buzz politique qu'aurait pu lui donner son emprisonnement pour les raisons que l'on sait.

Mais depuis son élargissement, il n'occupe plus les devants de la scène : c'est plus Barthélémy Dias qui va au charbon et c'est lui qui est présent sur tous les fronts.

Alors qu'il devrait se montrer pugnace comme opposant, Khalifa Sall est aphone. Il ne proteste pas de son innocence pour les faits qui l'ont conduit en prison, non plus qu'il ne cherche à se positionner comme un leader incontournable dans l'opposition ni comme un futur candidat à quelque élection que ce soit. Si bien que nombre de ses partisans ne se retrouvent que dans le ca-

ractère offensif de Barthélémy Dias qui ne rate aucune occasion pour se mettre en selle face au gouvernement de Macky Sall ; son activisme lui vaut de passer non pas comme le numéro deux du Parti socialiste des valeurs mais comme le « guerrier » qui ne lâche jamais rien, comme le seul véritable opposant socialiste.

Car, même dans son fief électoral de Grand-Yoff, ses camarades lui reprochent son attentisme, pour ne pas dire sa « couardise » comme certains n'hésitent à franchir le pas pour lui jeter de grosses pierres.

En vérité, il faut aller chercher l'inaction de Khalifa Sall dans sa condamnation pour détournement de deniers publics et la grâce qui lui a été accordée par le président de la République. Aurait-il reçu des menaces de retourner en prison avant d'être libéré ? Car la grâce présidentielle n'efface guère la peine à laquelle quelqu'un est condamné. Et si Khalifa Sall fait montre d'un activisme débordant, il pourrait lui être reproché de n'avoir pas encore purgé la totalité de sa peine ou de ne pas s'être acquitté du remboursement des sommes qu'on le soupçonne d'avoir illégalement et indûment encaissées.

Quoi qu'il en soit son manque de dynamisme est déploré de part et d'autre et il ne fait rien pour rassurer ses partisans.

Du coup, ces derniers n'ont d'yeux et d'oreilles que pour Barthélémy Dias qui, lui se positionne en véritable opposant par ses interventions en public et son ton passionné. Sauf que ce dernier, pour cacher son jeu, se présente toujours comme un adjoint de Khalifa mais il cache bien son jeu car il sait que celui-ci est sous le coup

d'une forte menace de retourner en prison et, le cas échéant, les militants du Parti socialiste des valeurs n'auront d'autre choix que de le désigner comme leur chef. Encore que même si Khalifa ne

retourne pas à Rebeus parce qu'il l'aura fermée, il n'est plus en bonne position pour prétendre à quelque leadership que ce soit. C'est le temps du changement générationnel.



PETAW, LES CAURIS EN AFRIQUE

Le coquillage d'embellissement et de divination

Avec une forme assimilée à celle de la femme, le cauri fait partie de l'histoire des échanges. De par ses fonctions multiples, il réveille la curiosité de certains touristes dans les villages artisanaux. Autrefois moyen de paiement, les cauris sont de nos jours utilisés pour embellir l'intérieur de la maison et servent de bijoux pour les femmes.



Appelé «*Monetaria moneta*» ou «*Cypraea moneta*», le cauri stipule l'histoire de l'économie en Afrique et dans le monde d'ailleurs. Étant une porcelaine-monnaie, le cauri provient d'une espèce de coquillages de la famille porcelaines. Historiquement, les cauris étaient utilisés comme monnaie. Aujourd'hui, ils servent d'accessoires à fonctions multiples.

Origine des cauris

Importés des îles Maldives, un pays en Asie du Sud, les cauris sont de petits coquillages. Ils ont représenté la plus ancienne monnaie chinoise connue. Le nom du cauri provient du mot sanskrit «*kaparda*» ou «*kapardika*». Celui-ci fut transformé par les Anglais en cauri ou cowri.

Les cauris ont atterri en Afrique, plus précisément sur les côtes orientales du continent, grâce aux Arabes. Les cauris constituent des éléments de la géomancie. Cette dernière est une technique de divination fondée sur l'analyse de figures composées par la combinaison de quatre points simples ou doubles. C'est-à-dire un art de deviner l'avenir en jetant de la terre ou des cailloux au hasard d'après les figures qui en résultent.

En Afrique de l'Ouest, l'échange économique se faisait grâce aux cauris. Ils constituaient la monnaie dans certaines régions, surtout à l'époque des grands empires du Ghana, du Mali et du Songhaï. Dans les manifestations cérémonielles ou les bois sacrés, les prêtres animistes octroyaient aux cauris une certaine valeur religieuse. Ils confectionnaient

des costumes faits de cauris. Outre ces costumes, les cauris revêtaient un caractère magique et culturel. Chez le guérisseur, les cornes, les gris-gris, les fétiches sont assortis de cauris.

Au Sénégal, on retrouve ces objets faits de cauris dans les zones où la religion traditionnelle est encore vivace comme en Casamance chez les Diolas et chez les Bassari.

Les cauris ont une certaine corrélation avec la féminité. C'est un symbole qu'on lui donne. La forme d'un cauri est associée à la forme du sexe de la femme. On l'utilise lors des rites de fécondité.

Les cauris sont des éléments de la pratique de divination. L'art divinatoire par ce coquillage fait partie des plus anciennes méthodes de divination dans le monde. À travers les

cauris, le voyant prédit l'avenir d'une personne.

Cette ancienne pratique utilise des cauris, de petits coquillages pour prédire l'avenir à la personne qui la pratique.

Lorsqu'on interroge l'histoire, on s'aperçoit que les cauris proviennent des îles Maldives. Introduit en Afrique, ce petit coquillage était utilisé comme monnaie dans les opérations commerciales. Mais aussi il fut utilisé pour plusieurs fonctions, notamment la décoration, les parures ou encore la divination. La prédiction s'appuie sur deux aspects : la position des cauris dans le milieu où ils sont projetés et la position des uns par rapport aux autres. Pour certaines personnes, les voyants appelés encore lanceurs de cauris permettent d'avoir toutes les informations par rapport à une situa-

tion et recommandent des méthodes pour y faire face. À travers les cauris, la communication est établie avec les esprits.

Sur le plan esthétique, les cauris sont utilisés pour décorer et pour confectionner des bijoux. Dans certaines familles métissées, les cauris reflètent leur africanité par le biais des meubles. Les femmes en font des colliers et des bracelets. Le cauri est outre un accessoire de séduction pour certaines femmes qui se tressent avec afin d'affirmer leur féminité.

Pendant longtemps, le cauri a servi à l'homme comme moyen de paiement. Aujourd'hui, on l'utilise pour prédire l'avenir, les événements futurs mais également, il suscite l'intérêt esthétique pour les femmes.

Khadidiatou GUËYE Fall

STATUE DE LA LIBERTÉ ET MONUMENT DE LA RENAISSANCE AFRICAINE

Où commence la vie de l'Atlantique, où finit la vie de l'homme ?

Je citerai deux fois le poète Léopold Sédar Senghor :

«*J'aperçois le faciès de l'Atlantique*»... (avril 1966)

«*Un pont de douceur les relie*»... (1956)

Il est permis de «*relier*» les deux «*filets de mots*»—créons l'expression et d'écrire le début d'un poème : «*J'aperçois le faciès de l'Atlantique, un pont de douceur les relie*» : le surréalisme n'est jamais loin et il a fait toutes ses preuves, au Sénégal et sur tous les autres continents hors de l'eau...(un continent a disparu)

Il faut oser relier les mots du poète afin que «*rien ne se perde et que tout se transforme*»...

Nous reviendrons à lui, le poète de la mer, lui le fils de Ngilane qui dort à Bel-Air, face à la mer...

L'Atlantique est un chemin et ce chemin fait d'eau et d'Outre-mer tout se mélange, ce chemin ultra-marin n'a aucune limite sinon ses propres limites océanes...

L'océan précède le continent : ainsi a commencé la vie près de l'eau, la vie près de l'autre...

La Statue de la Liberté dessinée par Auguste Bartholdi et érigée à New York en 1886 a précédé, dans le temps et dans l'espace, le Monument de la Renaissance africaine (MRA) inauguré à Dakar-Ouakam le 03 avril 2010...

L'eau et rien que l'eau sépare ces deux monuments qui ne pourront jamais plus vivre l'un sans l'autre : «*un pont de douceur les relie*»...

Le Monument de la Renaissance africaine (MRA) qui annonce l'aube comme la Statue de la Liberté annonce la liberté, la victoire, le poing levé, celui de Mexico en 1968, le poing ganté des trois médaillés du deux cents mètres explosif des Jeux Olympiques de Mexico gagné par Tommie Smith, les deux monuments sont hymne à l'eau, hymne à l'autre et surtout hymne au soleil...

Une «*couronne de soleil*» tout se transforme trône majestueusement sur la tête de celle qui porte la lumière dans une de ses mains, la main droite : la belle Statue de la Liberté à New York, à Liberty Island, «*New*» comme nouveau, «*New*» comme recommencement d'une vie, de mille vies, près de l'Atlantique...

Un soleil dardant ses multiples rayons «*repose*» sous le Monument de la Renaissance africaine (MRA) et en constitue la base presque invisible, la réserve inépuisable d'énergie...

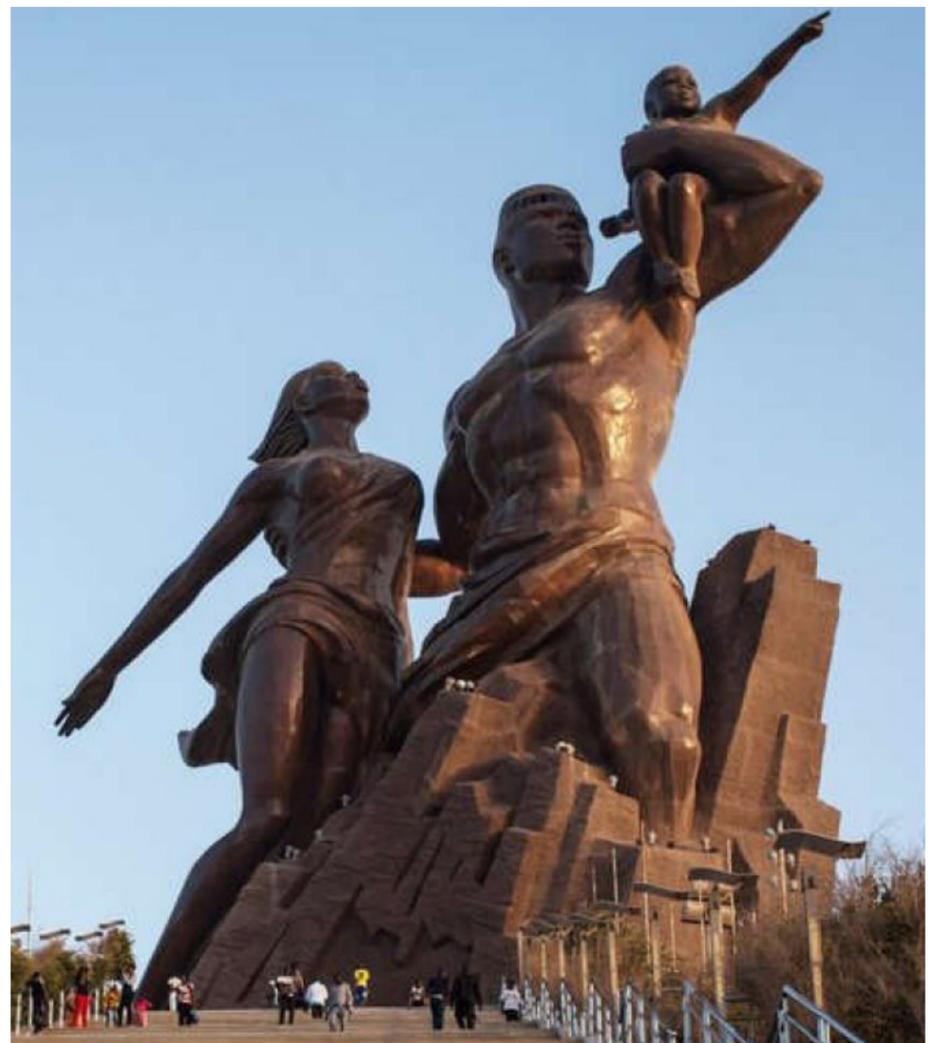
Nom commun : soleil...

Nom propre : Atlantique...

Le Soleil et l'Atlantique se font face, ils se regardent et s'observent par-delà l'océan, et à la fin at the end of the day. Ils se mêlent et s'entremêlent car l'un devient l'autre : le soleil devient océan et l'océan devient soleil même après la tombée de la nuit...

Personne n'y songe jamais sauf le soleil et l'océan : le Monument de la Renaissance africaine (MRA) est d'abord fils ou fille de la Statue

Lire la suite à la page suivante



SAMORA MACHEL, PÈRE DE L'INDÉPENDANCE DU MOZAMBIQUE

Une figure marquante de la lutte pour les indépendances

Si, dans les pays francophones de l'Afrique, l'indépendance a été acquise à coups de négociations denses, de compromis et de compromissions quelquefois, cela n'en a pas été le cas pour les anciennes colonies portugaises qui ont dû batailler ferme pour arracher leur liberté. L'Angola, le Mozambique, la Guinée-Bissau et le Cap-Vert ont gagné leur indépendance après des luttes de libération meurtrières et donc ces pays ont réussi à chasser le colonisateur au prix du sang. Parmi les figures héroïques qui ont marqué de leur empreinte ces luttes de libération, Samora Machel, premier président du Mozambique indépendant.

Par Mohamed Bachir DIOP

Samora Machel aura été dans le maquis pendant près de 15 ans. C'est en 1961 qu'il rencontre pour la première fois Eduardo Mondlane, un intellectuel mozambicain en lutte contre le colonialisme portugais. Ce dernier le convainc de se joindre à sa cause et l'enrôle dans son mouvement de libération, le Frelimo, Frente de liberçao de Moçambique (en français Front de libération du Mozambique).

Dès 1963, Machel quitte tout le confort de la capitale qui s'appelait alors Lourenço Marquês, abandonne son épouse et entre dans le maquis. Dans un premier temps il rejoint Eduardo Mondlane à Dar Es Salam en Tanzanie qui était une des bases-arrières du Frelimo dans sa lutte de libération. Puis il suit une formation militaire en Algérie et, le 25 septembre 1964, il fait partie des 250 premiers combattants du Frelimo qui déclenchent la lutte armée contre le Portugal.

Cependant, l'homme était très politique, même s'il s'était signalé comme un combattant intrépide. C'est ainsi qu'en 1966, il devient Secrétaire à la défense du Frelimo, succédant à Filipe Magaia, mort au combat. Deux ans plus tard, il devient commandant en chef des forces armées et entre au comité central du Frelimo. Il entreprend alors d'organiser une administration qui contrôle de main de maître les « territoires libérés » où il fait construire écoles, dispensaires, et organise les activités agricoles et quotidiennes par ses hommes qui tiennent ces positions.

En 1973, les premiers « comités du parti » sont créés et l'« École du parti », chargée de former idéologiquement ses cadres, entre en action pour donner aux Mozambicains une « conscience révolutionnaire ». Samora Machel est un visionnaire et propose au Frelimo d'encourager les paysans à participer aux décisions plutôt que de confier le pouvoir à ses représentants.

Après l'assassinat par les services secrets portugais d'Eduardo Mondlane en 1969, il accède à la direction du parti au sein d'un triumvirat avec Marcelino dos Santos et le révérend Uria Simango. Samora Machel représente alors l'aile marxiste et multiraciale face aux tenants du courant africaniste. Dès 1970, il s'impose face à ses deux rivaux et prend seul la direction du mouvement de libération marxiste.

En 1974, au Portugal, des Généraux de l'armée renversent Marcelo Caetano (successeur du dictateur Salazar) au cours de ce que les historiens ont appelé la « Révolution des œillets ». Les nouveaux dirigeants souhaitent mettre fin aux guerres coloniales que l'armée portugaise mène en Afrique, en accordant l'indépendance à ses possessions (Mozambique, Angola, Guinée-Bissau, Sao Tomé-et-Principe et Cap-Vert). Le Frelimo est alors l'interlocuteur privilégié du Portugal. Le 7 septembre 1974, à Lusaka, est signé un accord de cessez-le-feu et fixé un calendrier, prévoyant un gouvernement provisoire, l'indépendance du Mozambique et des élections pluralistes.

Mais Samora Machel ne l'entend pas de cette oreille. Décidé à chasser les blancs, il fait organiser une révolte et lance des raids contre les riches portugais qui tiennent l'essentiel de l'économie du pays et possèdent les grandes plantations. Et, pour ajouter à l'inimitié que lui porteront les autorités portugaises avec lesquelles il avait conclu un accord pour des élections pluralistes et la cessation des attaques contre la communauté blanche, il refuse de partager le pouvoir.

Le Frelimo se bat en solitaire et accapare le pouvoir. Beaucoup de blancs portugais s'exilent alors, certains rentrent au Portugal -pays qu'ils n'ont jamais connu du reste- ou rejoignent l'Afrique du Sud.

En 1975, le Mozambique devient indépendant et Samora Machel en devient le premier président. Il réprime toute velléité de lui opposer un système autre que le communisme

et fait face à un adversaire de taille, un parti nouvellement créé et appelé Renamo. Il élimine ses adversaires qu'il fait emprisonner dans des camps dénommés « centres de redressement » en pleine forêt, en fait tuer une bonne partie et s'installe comme le seul maître à bord. Même sa première femme, qu'il avait quittée pour entrer dans le maquis, n'échappe pas à la vague de répression car elle sera envoyée dans ces centres de redressement alors qu'on ne lui connaissait aucune activité politique.

Cependant que Samora Machel s'allie à l'Union soviétique qui lui apporte soutien financier et militaire, la Renamo est armée et financée par l'Afrique du Sud et son voisin raciste, la Rhodésie. Ces deux pays l'accusent de soutenir l'Anc de Nelson Mandela et la Swapo de Sam Nujoma qui leur opposaient de farouches guerres pour l'élimination du système d'apartheid qu'ils avaient en commun et l'instauration de la démocratie.

Économiquement, l'aide de l'Union soviétique ne suffit pas car l'économie s'est effondrée avec l'exil forcé des 200.000 colons portugais qui le tenaient à bout de bras. De plus, les relations économiques et politiques avec les deux voisins du sud sont des plus tendues. Néanmoins, Machel réussit à rester populaire parmi la population. En 1979, la Renamo est affaiblie quand son chef est abattu. En 1980, le soutien de la Rhodésie cesse avec l'avènement à sa place du Zimbabwe. Mais la guerre civile continue, coupant le pays en deux.

Dès 1980, Samora Machel se rend compte aussi de l'inefficacité de sa politique économique et, paradoxalement, il se tourne vers le FMI en 1983 à contre-courant des idées qu'il développait dans le passé.

Il se rapproche aussi de l'Afrique du Sud et signe l'accord de Nkomati avec le président Pieter Botha prévoyant que les Sud-Africains cessent de soutenir la Renamo contre le retrait du soutien mozambicain à l'ANC et aux mouve-



ments anti-apartheid établis sur son sol. L'accord n'est finalement pas respecté de part et d'autre en dépit des relations sereines établies au niveau des ministères respectifs des deux pays.

Le 19 octobre 1986, Samora Machel s'envole pour la Zambie pour discuter de la situation avec les présidents zambien, angolais et zairois. Le sommet se déroule dans le calme malgré une ambiance tendue. Machel est accusé de soutenir autant l'Unita en Angola que la Renamo au Mozambique. Le Malawi, non représenté au sommet, est aussi soupçonné par Machel de donner asile aux rebelles de la Renamo. Machel avait menacé quelques mois auparavant le Malawi de blocus économique et de tirs de roquettes alors que l'ambassade du Malawi était mise à sac à Maputo au mois de septembre.

Le même jour, dans l'après-midi, Machel revient en avion du sommet de Lusaka, d'où avaient été discutées avec les pays régionaux des mesures communes à adopter contre le régime sud-africain, quand son avion s'écarte soudainement de sa trajectoire et s'écrase en Afrique du Sud sur les flancs des montagnes Lebombo.

Jamais une enquête sérieuse ne sera ouverte pour déterminer la cause de cet accident bizarre et les boîtes noires de l'avion seront soigneusement dissimulées par l'Afrique du Sud. Mais des sources concordantes et documentées affirment que ce crash avait été planifié par les autorités sud-africaines avec la complicité de techniciens de l'aéroport de Maputo, nouveau nom donné à la capitale mozambicaine.

Il s'agirait en fait d'un assassinat secret comme savaient l'organiser à l'époque certaines puissances. Mais Samora Machel, qui est né le 29 septembre 1933 et dont le vrai nom est Samora Moises Machel, aura marqué pendant une décennie les relations internationales dans l'Afrique australe tout en se présentant comme le héros des luttes pour les indépendances.

STATUE DE LA LIBERTÉ ET MONUMENT DE LA RENAISSANCE AFRICAINE (SUITE)

de la Liberté qui est posée sur une île, tout un symbole...

Le Roi Bakary (paix à son âme) savait où il se rendait lorsqu'il prit la mer et affronta l'océan des jours et des nuits jusqu'à sa destination finale : l'Amérique, avant Christophe Colomb... (1492)

Qui connaît encore, par cœur, le chemin qui fut emprunté par le Roi Bakary II ; seul le sait encore, après plusieurs siècles, le Pr Pathé Diagne : oui, le Professeur avait raison, il y a un chemin qui mène de la Renaissance africaine à la Liberté et de la Liberté à la Renaissance africaine ; ce chemin est fait de mille détours, il est fait également de mille tours...

L'histoire bégaie toujours : lorsque la Statue de la Liberté fut dessinée, l'Atlantique existait déjà et les "chemins qui mènent nulle part" existaient aussi car Heidegger, le philosophe, sait toujours de quoi il parle...

Le Monument de la Renaissance africaine (MRA) est avant tout un Monument de la liberté retrouvée, "liberté couleur d'homme", "li-

berté j'écris ton nom..." car seul l'homme sait renaître de ses cendres comme le phénix de jadis...

Au moment d'inaugurer la Manufacture des Tapisseries à Thiès, le poète Léopold Sédar Senghor déclara qu'il apercevait déjà le "faciès de l'Atlantique" : le poète est toujours "un voyant considérable" ; il avait vu, déjà, au mois d'avril 1966, se dessiner, sous ses yeux, le Monument de la Renaissance africaine (MRA) qui sera érigé, près de l'Atlantique, quarante quatre ans après, toute vision est renaissance...

L'acte était posé et le chemin de l'Atlantique tracé : deux monuments désormais se regardent en croisant leurs cœurs sans les douleurs passées et oubliées...

Il est minuit au bout de l'Atlantique, il est zéro heure au bout de l'Afrique...

Jean Michel SECK

BP 231



FALLOU « ONGLERIE » De Talibé à gérant

« J'ai même été ramasseur d'ordures pour gagner ma vie... »

Dans la vie, partir de rien pour réussir n'est pas chose impossible. Fallou en est une preuve vivante. Pourtant au Sénégal, la vie du « ndongo-daara » (jeune apprenant à l'école coranique) n'est pas du tout aisée. Beaucoup d'entre eux sont victimes de maltraitements physiques et psychologiques. Par contre d'autres s'en sont sortis et ont réussi dans la vie. Tel est le cas de Fallou Ndiaye, un jeune homme qui a été talibé en passant par marchand ambulant et qui aujourd'hui gère sa propre boutique.

« Je m'appelle Fallou Ndiaye, j'ai 38 ans. Je suis natif de Linguère. Marié et père de deux filles. Je n'ai pas fréquenté l'école française, mais plutôt l'école coranique. Je travaille dans le domaine du commerce et de l'esthétique. Je vends des bijoux et des produits cosmétiques.

Pour ce qui est de l'esthétique (pédicure, manucure, soin du visage, pose faux ongles, pose faux cils etc.), je ne l'ai appris nulle part. C'est ma curiosité qui m'a mené dans ce domaine.

Je m'active dans le secteur de la vente depuis mon arrivée à Dakar, il y a de cela 20 ans ou plus. Depuis que j'ai terminé l'apprentissage du saint Coran. A part cela, j'ai aussi de l'expérience dans l'agriculture.

Difficultés rencontrées

J'ai rencontré d'énormes difficultés dans ma vie. Et je dirai tout simplement que tout individu doit faire face aux difficultés de la vie quotidienne, les affronter avec courage pour que, le jour où il connaîtra des moments

de bonheur, il sache le gérer et soit fier de raconter son parcours.

Le premier jour où j'ai mis les pieds à Dakar, les difficultés ont débuté. Déjà, le fait d'être « talibé » et de quitter sa ville natale pour une autre ville, sans savoir où aller, était un lourd fardeau. A cela s'ajoute le fait que je ne dépends de personne depuis lors. Avec toutes les charges qui m'incombaient : location, petit-déjeuner, déjeuner, dîné, tout... Je ne l'espérais nulle part ailleurs. Je m'en remettais à chaque fois au bon Dieu.

A l'époque, je faisais mes petites bricoles jusqu'à collecter de quoi louer une chambre. Je n'ai eu ni l'aide d'un oncle, ni d'une tante ou d'un quelconque membre de ma famille.

J'ai même été marchand ambulant, ramasseur d'ordures, porteur de paniers de poissons, vendeur de légumes et de maïs. Dès fois aussi, j'installais ma tente au marché devant les cantines des autres commerçants et je vendais tout ce qui était à ma portée, de légal. Je peux dire que j'ai tout vendu sauf de la drogue ou de l'alcool. Surtout les produits cosmétiques, j'en ai vendu toutes sortes.

Par la suite, j'ai aussi vendu des sacs et des chaussures mais actuellement je suis plus dans la vente de bijoux et l'esthétique.

Ma philosophie c'est qu'il n'y a pas de sot métier.

Le métier d'esthéticien en tant qu'homme

C'est un métier comme tous les autres, je l'exerce avec dignité sans aucune gêne. Avec une clientèle féminine qui vient en masse se faire belle, surtout lors des week-ends et des



événements (mariages, baptêmes, anniversaires, Korité, Tabaski et fêtes de fin d'année entre autres...). C'est un business qui marche très bien pour moi et je rends grâce au bon Dieu.

Réussites et plus beaux moments

Je peux dire que ma plus grande réussite est la maîtrise du saint Coran. Ce qui me rend le plus heureux, c'est lorsque je récite les khassaïdes de Cheikh Ahmadou Bamba, que je comprends facilement d'ailleurs (machallah). Ça me procure un immense plaisir. C'est une chose que je ne regretterai jamais de toute ma vie.

Le fait d'avoir fondé une famille et de gérer ma propre boutique climatisée avec quatre employés et tout alors que je ne suis parti de rien, un simple talibé. Je considère cela comme une réussite. Comme dit le proverbe, la réussite est au bout de l'effort.

J'en profite pour remercier mes employés qui sont très braves.

Défauts et Qualités

Je peux dire que mon plus grand défaut est que je m'énerve vite des fois, mais seulement pour de bonnes raisons. Je ne me fâche jamais sans motif valable. Et ça passe vite d'ailleurs.

Comme qualité, je dirais mon sens du partage. J'aime partager tout ce que j'ai avec mon entourage.

Message à la jeunesse

Aux jeunes, je leur dis tout simplement de travailler et de rester sur le droit chemin. Croire au bon Dieu et respecter leurs parents.

Moi personnellement, quoi que je fasse, aussi important que ce soit, je marque une pause pour prier.

Quelqu'un qui veut vraiment réussir dans cette vie, doit travailler à la sueur de son front pour le mériter dignement.

Quelqu'un qui vous promet le paradis en vous conseillant de ne pas suivre le bon Dieu, sachez que c'est une personne qui vous trompe. Utilisez la chicotte ! Prenez vos distances et méfiez-vous !

J'ai fait face à beaucoup de situations difficiles depuis mon arrivée à Dakar mais j'ai toujours gardé la foi et je persévère dans tout ce que j'entreprends.

Dans cette vie, rien n'est facile. Mais tout arrive à point à qui sait attendre. »

Ndèye Fatou DIONGUE



Téléphone Portable, l'utilitaire dangereux (suite)

de nombreuses fonctions supplémentaires, rendues possibles grâce à l'intégration d'un système d'exploitation évolué dans le téléphone : ce sont les smartphones.

Le smartphone, appelé téléphone intelligent, est un téléphone mobile disposant en général d'un écran tactile, d'un appareil photographique numérique, des fonctions d'un assistant

numérique personnel et de certaines fonctions d'un ordinateur portable. Il est muni d'un écran tactile le plus souvent pour la saisie des données. A l'instar d'un ordinateur, les smartphones peuvent exécuter divers logiciels/applications grâce à un système d'exploitation spécialement conçu pour mobiles, et donc en particulier fournir des fonctionnalités en plus de

celles des téléphones mobiles classiques comme : l'agenda, la télévision, le calendrier, la navigation sur le Web, la consultation et l'envoi de courrier électronique, la géolocalisation, le dictaphone/magnétophone, la calculatrice, la boussole, l'accéléromètre, le gyromètre, la messagerie vocale visuelle, la cartographie numérique, etc. Il est possible de personnaliser son smartphone en y installant des applications additionnelles telles que des jeux.

Pour Coumba Daga, une jeune fille, l'utilisation de son téléphone repose sur jouer et écouter de la musique. Coumba est une mélomane, son passe-temps favori est la musique africaine, occidentale et américaine. « Mon téléphone portable m'accompagne partout, à la maison, dans la cuisine, en me promenant, en allant au marché... Je suis tout le temps avec pour écouter de la musique ». Pour

Coumba, écouter de la musique en solo est la principale fonction du téléphone. Elle déclame que le téléphone portable lui permet d'écouter de la musique sans déranger personne.

Ce quinquagénaire sous couvert de l'anonymat a peur de nouveaux modèles de téléphone portable. Sa crainte est justifiée car les portables sont dotés de nombreuses fonctions : de dictaphone, d'appareil photo, de géolocalisation... Il affirme : « Je préfère utiliser les téléphones simples sans aucune des fonctions des smartphones. Pour moi, l'essence d'un téléphone mobile c'est d'émettre et de recevoir des appels, rien de plus ».

Ce père de famille craint les téléphones multifonctions. Selon lui, plusieurs dangers guettent les utilisateurs. Il pose l'hypothèse selon laquelle lors d'une discussion on peut enregistrer la conversation sans le consentement de la personne concernée. « Des fois,

il peut arriver qu'une personne se trouvant dans un lieu public soit dans une situation marrante pour certains malintentionnés qui peuvent le filmer pour le partager dans les réseaux sociaux. Qui sait quelle sera la réaction de la personne quand la vidéo tombera entre ses mains ? Je suis contre les smartphones », fustige-t-il.

Malgré ses nombreux avantages, les téléphones portables constituent un danger pour la santé de l'être humain. Les téléphones portables libèrent des rayonnements électromagnétiques. Ces rayonnements sont néfastes pour la santé car ils peuvent provoquer des dangers tels que les risques de tumeurs, les stress et oxydation, etc. L'augmentation du risque du cancer du cerveau est avancée par certaines études mais reste à être confirmée.

Khadidiatou GUEYE Fall

